

Dans nos sociétés où les anciens modèles de genre s'effacent, la construction sociale du masculin se fragilise. Entrer dans la peau d'un homme est particulièrement malaisé pour certains adolescents qui cumulent des difficultés affectives et sociales sans trouver à leur côté des adultes fiables. Les conduites à risque sont marquées par les connotations sociales du genre. Chez les filles, elles prennent des formes discrètes, silencieuses, là où chez les garçons elles sont exposition de soi, souvent sous le regard des pairs. Nombre de ces conduites à risque masculines relèvent de rites de virilité, de rites de l'entre-soi. Cette image de soi à glorifier alimente maintes formes de violence parfois ultimes telles les tueries scolaires, le djihadisme. S'y retrouvent, l'impossibilité de s'identifier aux autres, une haine farouche qui tient lieu d'affiliation au monde, une fascination pour l'image et le sentiment d'atteindre une sorte d'immortalité par la virulence de l'acte. L'ouvrage est surtout centré sur les différentes formes de violences masculines.

rites de virilité à l'adolescence

RITES DE VIRILITÉ À L'ADOLESCENCE

David Le Breton

LECTURES

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Auteur de nombreux ouvrages sur l'adolescence, notamment, *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, Quadrige), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métaillé). Il est également co-directeur avec Daniel Marcelli du *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse* (PUF, Quadrige).

David Le Breton

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be




FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

yapaka.be

Rites de virilité à l'adolescence

David Le Breton

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Annalisa Casini, Marc De Koker, Etienne De Maere, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Francine Roose et Juliette Vilet.

La dimension sexuée des conduites à risque.....	5
Surenchère du viril.....	8
Les filles comme enjeux de pouvoir.....	17
Des rites virils de l'entre-soi.....	20
Modèles de virilité.....	26
De Jackass au happy slapping : se montrer.....	28
Jeux dangereux.....	33
Tueries scolaires.....	36
Djihadisme.....	42
L'indifférence à la cruauté.....	48
Ouverture.....	51
Bibliographie.....	53

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

La dimension sexuée des conduites à risque

Le garçon apprend son rôle social dès son plus jeune âge par ses parents, son entourage, à travers les remarques qu'on lui fait, les attitudes à son égard, les encouragements prodigués, l'industrie culturelle qui lui propose des modèles et des valeurs. Il sait vite qu'il est bon d'être agressif, « de ne pas se laisser faire », « d'avoir du tempérament », de l'énergie, d'imposer sa volonté, de relever les défis, de faire du bruit, de réprimer la douleur ou la fatigue, d'avoir un vocabulaire « viril », scatologique. Il doit être un « homme » et non rester dans les jupes de sa mère et se comporter comme une « fillette » ou une « mauviette », à moins de déchoir. Être à la hauteur, protéger son « honneur », prendre ses distances avec les autorités, avoir une attitude frondeuse avec la loi, « tenir » l'alcool... sont des « vertus » masculines. Ces données éducatives imposent une démonstration de soi pour ne pas passer pour une « femmelette » ou une « gonzesse ».

La mémoire masculine est imprégnée de ces moments de heurts ou de tensions avec l'autorité des adultes. La jubilation d'avoir trompé ou défié un enseignant, transgressé un interdit ou le code de la route, etc., d'avoir su se mettre en danger avec sang-froid, en organise les souvenirs les plus puissants. Le jeune garçon construit son « héroïsme » en s'opposant aux formes d'autorité incarnées par les adultes (parents, police, enseignants, etc.). La mise en récit de soi au masculin s'alimente de manière privilégiée dans les moments où il s'agit de faire prévaloir son point de vue sur les autres, particulièrement les représentants de l'autorité sociale. Là se construit sa légende personnelle. Bien entendu, son environnement social est un catalyseur de ces injonctions. Dans les milieux sociaux moyens ou privilégiés ce modèle est plutôt contesté mais dans certains milieux populaires, sur-

tout précarisés, il est poussé à son point culminant sans la moindre distance critique.

La fille apprend plutôt à être patiente, à manifester bouderie plutôt que colère, à pleurer plutôt que trépigner. On cherche à la rendre conforme, responsable, discrète, pudique. Outre les jeux à connotation « féminine » (poupées, dînette, etc.), ceux auxquels elle se livre sont plutôt tranquilles, coopératifs, impliquant moins le déplacement dans l'espace que ceux des garçons ; son vocabulaire est moralement contrôlé, sa séduction encouragée, etc.

Toute l'éducation modèle ainsi de façon à la fois inconsciente et intentionnelle des manières d'être culturelles qui fabriquent des attitudes spécifiques et un corps de femme ou d'homme. Certes, mille nuances sont possibles selon les appartenances de classe, les cultures religieuses, la créativité des familles, leur histoire, et surtout selon la manière dont le jeune s'accommode des influences qui pèsent sur lui. Un garçon paisible et accommodant ou une fille hyperactive et agressive sont des situations communes dans les familles contemporaines. Cependant, avec les traits propres à son style personnel et à ses publics, chaque jeune produit les signes appropriés de sa masculinité ou de sa féminité. L'adolescence est une période sensible pour la revendication d'une identité de genre.

Certains dérogent aux modèles ambiants à cause de leur manière d'être ou de leur sexualité et le vivent douloureusement. Les tentatives de suicide chez de jeunes homosexuels ou bisexuels sont supérieures en nombre à l'ensemble d'une tranche d'âge considérée. Michel Dorais, au Québec, les estime à 3 fois plus que pour les jeunes hétérosexuels. La violence homophobe ajoute à la détresse de certains jeunes, particulièrement dans les milieux précaires.

Si pour la fille la féminité s'inscrit d'emblée lors de ses premières règles, même si ensuite elle doit satisfaire à des critères de séduction qui ne sont pas toujours aisés à produire, la masculinité est le fait d'une conquête ; elle s'institue notamment à travers les innombrables

prises à l'épreuve ou rites de passage inventés par les sociétés humaines, avec les nuances innombrables propres aux conditions sociales et à l'éducation dispensée. La « virilité » n'a pas le même sens pour un jeune de classe moyenne ou privilégiée ou pour un jeune de milieu rural ou d'un quartier populaire. Si elle demeure une valeur essentielle pour les milieux sociaux populaires, et particulièrement ceux des quartiers de grands ensembles avec des populations en grande précarité, elle est dérisoire, et même contestable pour les autres milieux qui y voient plutôt de la vanité, de la violence, du machisme, de la dérision.

Les jeunes de classes moyenne ou privilégiée valorisent la volonté, la réussite plutôt que la force. « Non seulement la virilité cesse d'y être un impératif catégorique mais, de plus en plus, les valeurs féminines investissent l'identité masculine », comme le note Pascal Duret (1999, 35). Les filles y sont notamment davantage perçues comme des partenaires. Mais on retrouve parfois des formes de surenchère virile chez des garçons issus de milieux sociaux relativement privilégiés ou dans les classes moyennes, par exemple dans les tueries scolaires ou le djihadisme.

Surenchère du viril

Les souffrances des jeunes prennent des formes socialement sexuées. Là où les filles prennent sur elles et font de leur corps un lieu d'amortissement de leur souffrance, s'abimant sans entraîner directement les personnes qui les entourent (troubles alimentaires, scarifications, etc.), les garçons se jettent durement contre le monde à travers des provocations, des défis, des transgressions, souvent préjudiciables pour les autres. Les filles sont inquiètes des modifications corporelles qu'elles traversent, elles craignent de ne pas être à leur avantage, là où les garçons souhaitent plutôt être à la hauteur ou être les meilleurs, et voient dans ces changements un accroissement de puissance sur le monde, même s'ils en sont eux aussi troublés.

Un garçon mal dans sa peau, et dans une éventuelle situation de précarité, a tendance à s'agripper à des modèles de virilité qu'il caricature à son insu. En afficher les signes extérieurs en les renchérissant, trouver des cibles susceptibles d'être méprisées ou dominées, s'imposent parfois à lui pour se prouver que son existence vaut, malgré tout, quelque chose. Il a l'impression d'« être quelqu'un » dans son quartier ou sa rue. Il projette son corps contre le monde, il se débat dans sa quête de limites, il force un chemin de sens dans son existence en affrontant symboliquement ou réellement la mort : jeux dangereux, ivresse, vitesse sur la route en deux roues ou en voiture, suicide, délinquance, violence physique, mépris des femmes, etc. Les garçons utilisent des moyens plus radicaux de mise en jeu de leur intégrité physique que les filles et ils connaissent en conséquence une nette surmortalité et surmorbidity.

La dislocation des anciennes cultures ouvrières, de la société salariale, le chômage endémique, la disparition des oppositions politiques qui fédéraient la colère et les revendications en donnant un sens à la volonté de transformer les choses et une dignité à ses acteurs, la

fragmentation culturelle des populations dans les quartiers de grands ensembles, l'inadéquation des codes sociaux de la rue en dehors des zones de précarité, le contexte de la pauvreté des populations regroupées dans un même lieu, tous ces facteurs réunis ne favorisent guère la transmission qui autoriserait le passage des jeunes à une pleine citoyenneté dans la société où ils vivent.

Les garçons sont dans un entre-deux, entre l'ici et ailleurs, le mode de vie de leur quartier et ce qu'ils voient dans d'autres, entre leur pauvreté et leur aspiration à la société de consommation, entre la culture mise en œuvre au sein de la famille et celle de l'école, entre la sociabilité de rue et celle de l'espace public, entre la débrouille et la recherche de travail. Ils sont écartelés entre des codes sociaux en opposition. Nombre de jeunes d'origine populaire refusent l'usine ou le travail manuel et dénigrent des rémunérations à leurs yeux dérisoires. Certains réussissent à s'extraire de leur condition et de leur quartier, soutenus presque toujours par leurs parents soucieux de leur réussite scolaire ; ils investissent l'école à l'image d'ailleurs de nombre de filles de ces quartiers, lucides sur le fait qu'elle est leur seule chance d'échapper à leur condition et notamment à la pauvreté et de décider de leur vie à venir.

Mais la culture de rue est plus attractive pour nombre de garçons qui ne se projettent pas dans les années à venir mais restent rivés au seul instant présent. Le repliement sur soi des quartiers de précarité ou même de certains quartiers populaires engendre une exacerbation des rôles de genre et une surenchère des stéréotypes, comme une manière d'échapper à ce que ces garçons ressentent de manques au regard de qui est attendu traditionnellement d'un homme (emploi, argent, sécurité, etc.)

Il est malaisé de construire une identité masculine dans un contexte de marginalisation sociale, de chômage, de manque d'argent, d'absence de perspectives d'avenir. Les anciennes cultures ouvrières qui donnaient un statut au « fort en gueule » ont aujourd'hui disparu et ces attitudes sont plutôt stigmatisées. Pour des gar-

çons de milieux populaires en échec scolaire, l'affirmation d'une « virilité » liée à la violence, au mépris des femmes et des « efféminés », au refus de l'école et de sa civilité, est une forme de reconnaissance mutuelle, la certitude au moins d'avoir une valeur personnelle aux yeux des pairs, en dépit des circonstances. Le sentiment de déliaison, de n'être rien ou peu de chose, les amène à se regrouper autour de signes a minima mais surinvestis comme par exemple l'appartenance à un même immeuble, une même rue, un même quartier, une même couleur de peau, une même origine culturelle, une même religion, etc., même si les liens établis sont loin d'être idylliques.

Paradoxe de la « virilité », les conditions à remplir pour « être un homme » n'ont nullement pour enjeu les filles, sinon comme repoussoir, mais ceux de leur sexe. Elles reposent sur la confrontation aux autres, avec la peur de ne pas être à la hauteur ou de ne pas « avoir la plus longue ». La virilité est difficile à soutenir car elle implique un travail culturel assez âpre, des épreuves à accomplir sous les yeux des autres garçons. « Passer pour un 'bouffon', un 'intello', un 'bolos' (une victime) est une forme de condamnation sociale, beaucoup plus lourde à porter que d'éventuelles punitions venues du monde scolaire ou judiciaire », écrit Luc Bronner (2010, 61).

Les arbitres sont les autres garçons, les parades masculines sont homosociales, elles visent à la reconnaissance des pairs. Il s'agit d'être un homme aux yeux des hommes. « Le premier devoir pour un homme est : ne pas être une femme » résume Robert Stoller (1989, 311), qui insiste aussi sur la nécessaire démarcation pour le garçon des valeurs posées comme « féminines » : « inhibition de l'expression des sentiments : la tendresse, l'affection, la générosité, la dispense de soins, ou le désir d'entourer les autres ; crainte des attributs féminins tels que rondeur, absence de pilosité, voix haute ; et crainte d'être désiré par un homme.

Par conséquent, être rude, tapageur, belligérant ; maltraiter et fétichiser les femmes ; rechercher seulement l'amitié des hommes mais aussi détester les homo-

sexuels ; parler grossièrement ; dénigrer les occupations des femmes ». Autant de valeurs qui s'expriment parfois de manière caricaturale. « Les qualifications obsessionnelles, dans les cités, de pédé, gonzesse, homo, enclué, etc. sont des exclusions virulentes des 'faibles' hors du monde des 'vrais' hommes. L'insulte homophobe renforce de ce fait la domination masculine, et le culte de la virilité » observe de son côté Daniel Welzer-Lang (2002, 19).

Dans ce contexte, un garçon qui parle tranquillement avec une fille dans un quartier de grands ensembles risque de se faire traiter de « pédé » par les autres car il n'a pas la manière. Modèle du masculin d'autant plus tyrannique qu'il est implicite. « Un garçon qui dit 'je t'aime' est un 'bouffon', insulte genrée qui implique une faiblesse morale et physique toute féminine qui rend sa cible ridicule, une sorte de pantin sans virilité. Le 'crevard', le 'vrai' garçon et donc le seul modèle possible de garçon (tout le reste tombant du côté du féminin) est pénétrant ('crever' et démesuré [suffixe '-ard'] », dit Isabelle Clair (2008, 32).

« C'est aussi ce refus d'empathie, note de son côté Nicole Mosconi (2004, 21), qui crée ce que l'on appelle l'immaturation des garçons quel que soit le milieu social, et peut-être encore plus dans les milieux populaires : celle-là est liée à cet égocentrisme affectif et psychologique qui entraîne le manque d'attention aux autres et la difficulté à se plier aux règles collectives. Cette absence d'empathie joue en particulier dans leurs rapports avec les filles. Reconnaître pleinement l'existence des filles, en effet, impliquerait de cesser de se croire supérieurs à elles ; or, c'est sur cette croyance que repose la qualité de leur existence. »

Dans ce contexte, un garçon qui se respecte ne cesse de conforter l'ordre rigide du genre qui pose la domination masculine non seulement comme un rapport de force permanent mais aussi comme un fait inéluctable et naturel qui ne tolère aucune dérogation. Tout motif d'affirmer ses prérogatives est bon : la venue de jeunes d'un autre quartier, une bousculade, un regard, une insulte réelle ou fantasmée contre la mère ou la sœur,

une tension avec une copine. Le rappel à l'ordre des récalcitrants s'effectue à travers une violence symbolique ou physique allant parfois jusqu'au meurtre. La réputation ne tolère guère de nuances. Elle aboutit logiquement à la haine d'une institution scolaire qui maintient les jeunes dans une position insupportable de subordination. Objection radicale au fait d'être déjà un homme qui se définit par le fait de ne pas s'en laisser conter.

Nombre de garçons mènent un combat permanent pour ne pas déchoir dans le regard de leurs pairs. La mise en scène de la virilité se traduit dans les quartiers populaires de grands ensembles par des attitudes corporelles spécifiques, le port de la casquette ou de la capuche, une démarche, des crachats réguliers, des salutations en se frappant le poing de manière démonstrative et en prenant un air farouche, une vitesse d'élocution et l'usage d'un verlan local, le sifflement pour appeler quelqu'un ou harceler une fille qui passe, le recours permanent aux insultes et aux intimidations, le contrôle du territoire, des comportements agressifs qui les desservent en alimentant une méfiance et une peur qu'ils dénoncent parfois non sans complaisance.

Quand on n'a rien, il reste toujours à se faire « respecter » (une certaine idée du « respect ») à défaut d'autre chose, même sur un territoire modeste, en recourant à la force. L'« honneur » quand il est revendiqué en permanence est ici un privilège de pauvre. Ce refuge « viriliste » touche en priorité les garçons en échec scolaire, socialement disqualifiés hors de leurs quartiers, mais qui prennent là une revanche symbolique dans l'affirmation de leur puissance de « mecs », notamment sur les filles. Les garçons s'installent à demeure dans les lieux de passage : les halls ou les entrées d'immeubles, les cages d'escalier, les pelouses, les bancs, etc. et ils harcèlent souvent les filles ou du moins certaines d'entre elles qui sont sifflées, interpellées... L'exacerbation des rapports de genre transformés par les garçons en rapports de force alimente à des degrés divers les relations sociales à l'école mais plus encore dans les transports publics ou les espaces de la ville où le harcèlement tend à se banaliser.

Les travaux de Pascale Jamouille mettent en évidence la prégnance et la radicalité des rapports de genre dans les zones de précarité de l'ancien bassin minier du Nord. D'autres menés par Jacinthe Mazzocchetti, Didier Lapeyronnie, Isabelle Clair, Thomas Sauvadet, Meryem Sellami, Hakima Ait El Cadi, Stéphanie Rubi, Daniel Welzer Lang et bien d'autres sur des registres d'analyse différents observent la même radicalisation. Ces comportements agressifs de garçons en situation précaire se rencontre non seulement en Wallonie comme l'a montré Pascale Jamouille mais dans maints autres endroits du monde comme en témoignent les recherches de Robert Connell (2005) ou de Norbert Elias en Angleterre (1997), de Gilles Bibeau et de M. Perreault au Québec (2003), et bien d'autres.

La sociabilité adolescente nourrie par les codes de la culture de rue est traversée d'embrouilles, de conflits, de réconciliations, et d'une vision sommaire du monde où l'on est soit « entubé » soit « entubeur » à travers d'innombrables rapports de force. La vision de la société est celle d'une jungle où il est normal que les faibles soient exploités ou ridiculisés. Pascal Duret (1999, 62-63) analyse bien le basculement des codes de l'honneur dans ces grands ensembles au regard des codes encore en vigueur dans les années soixante-dix ; la ruse était alors condamnée au nom de la duplicité et de l'hypocrisie qu'elle suppose. À l'époque, la virilité impliquait de savoir perdre avec élégance plutôt que d'employer des procédés déloyaux.

Aujourd'hui la ruse est un principe banal de sociabilité. L'art de l'embrouille est une composante majeure de la réputation. « Le mensonge, ingrédient premier de toute arnaque, témoigne d'une habileté conférant du prestige à qui sait 'rouler les autres dans la farine'. La ruse permet de 'posséder' l'autre, de le 'baiser', de le 'niquer', termes dont la connotation sexuelle suggère tout autant la jubilation procurée par la tromperie que le caractère actif et masculin du trompeur. (...) La ruse est une nouvelle source d'autorité : on ne se défie plus de ceux réputés 'malins', au contraire, on vient leur demander conseil », écrit Duret. David Lepoutre insiste quant à lui sur « l'inculcation de l'habitus agonistique »

qui commence dès la petite enfance et se poursuit à travers affrontements, bagarres, magouilles, etc.

Dans maintes formes de délinquance juvénile aucune culpabilité n'intervient, aucun regret ; ces jeunes n'ont pas l'impression de faire mal, ils n'ont aucun recul sur leurs actions. Ils ne comprennent pas pourquoi ils se heurtent à une telle réprobation : « On s'amusait », disent-ils. Les personnes âgées sont volées : « C'est normal, elles ont de l'argent et nous on en a pas ». Un jeune d'un quartier populaire de Strasbourg explique froidement : « C'est nul de s'en prendre à des gens qui n'ont rien fait. Nous aussi, plus tard, si on prend le train pour aller bosser, on n'aimera pas se faire agresser ; et la galère, on est comme eux, on sait ce que c'est. Mais en même temps on n'a pas le choix. Au bout d'un moment, il nous faut de l'argent. On a 16 ans, le lycée ne veut plus de nous, on n'a aucune ressource. Alors il y a en a qui se laissent tenter. C'est l'occasion qui pousse : on est dans le train, y a une petite vieille avec son sac, pas un flic, pas un contrôleur, alors, voilà, on lui prend son sac. C'est pas bien, c'est vrai. On sait qu'on tombe dans le cercle vicieux de l'argent facile, et que ça amène surtout des dégâts. Mais au bout d'un moment, y a plus de légal ou d'illégal. » Paradoxe d'ailleurs que cette quête d'impunité de certains jeunes, pourtant assoiffés de justice, dès lors qu'ils sont eux-mêmes mis en question.

Le déni des conséquences de l'acte est un système de neutralisation morale. Ainsi un vol de voiture est reformulé en « emprunt », un tabassage en vengeance privée, la fille violée ne demandait que ça, la vieille personne agressée est censée avoir assez d'argent pour ne pas souffrir du prélèvement, le jeune racketté se fera payer un autre blouson par ses parents ; s'ils sont violents c'est qu'on les a poussés à bout et qu'ils ont « pété un plomb »... La légitime défense justifie le passage à tabac, voire même le meurtre. Si l'on est provoqué (ou si l'on se croit tel), relever le défi est une obligation. À travers une série de justifications, la prégnance morale de la loi ou de la civilité est neutralisée. L'agression ou le vol relève finalement d'une haute conception de la justice. Le monde s'ordonne obli-

geamment selon le seul point de vue du délinquant, lui seul à des droits, les autres des devoirs envers lui qu'il doit quelquefois exiger avec quelque rudesse.

Le sentiment d'avoir à rendre des comptes est absent. Après le passage à tabac d'un autre jeune, ou la participation à un viol collectif par exemple, les responsables comptent bien poursuivre leur existence comme si de rien n'était, convaincus de leur bon droit. La croyance qui les pose en malheureuses victimes de discriminations renforce en eux cette conviction qu'ils ne pouvaient faire autrement. Les « contes de l'injustice », comme les nomme David Matza (1964), abondent dans la justification d'une carrière délinquante et les actions accomplies en arrivent finalement à témoigner d'une justice « supérieure ».

La force de la loi tient d'abord à sa légitimité ; si celle-ci n'est plus perçue par le jeune, il se sent autorisé à la briser pour poursuivre des objectifs personnels. Les défaillances de ceux qui l'incarnent sont brandies haut et fort par le jeune délinquant. Il fait valoir que la police (ou la justice) est corrompue ou qu'on lui en veut particulièrement et qu'un pur acharnement raciste est à l'origine de ses ennuis. Les accusateurs sont finalement les coupables, ce qui le justifie par avance dans ses conduites. Inlassablement revient l'argument de la malhonnêteté des riches ou des responsables politiques censée justifier les trafics menés dans les cités ou ailleurs.

Il y a un choix parmi les victimes potentielles. On ne s'attaque pas aux personnes possédant des vertus appréciées, notamment dans la sphère religieuse. Certaines sont exclues à cause de leur proximité ou de leur appartenance à la famille ou à celle des pairs. D'autres sont visées pour assouvir une vengeance ou à cause de traits de personnalité qui attisent la haine. Le préjudice subi par la victime est un juste châtement puisque sa sexualité est méprisable, qu'il est présumé riche, d'une autre religion, d'un autre quartier, etc. En l'agressant, l'individu devient une sorte de redresseur de torts ne méritant que des éloges.

Les filles comme enjeux de pouvoir

Ces attitudes relèvent aussi du jeu, elles poursuivent des rapports de force inhérents à la sociabilité locale. Elles se vivent dans le plaisir de s'affirmer et d'être plus malin que l'autre, d'où le décalage avec la police ou les autres habitants. Toute intervention extérieure est perçue comme arbitraire, intolérable, venant rompre le jeu et l'évidence d'une conduite qui paraît de toute manière généralisée.

Le lien à l'autre est peu construit, souvent purement instrumental, unilatéral, articulé sur un Moi tout-puissant où autrui n'a pas été vraiment intégré. L'autre est un obstacle, il est un ennemi s'il réagit, il n'est pas perçu dans son épaisseur d'autre. Si l'école, la famille, le quartier, la police, ou n'importe quel autrui marqué d'autorité ne rappelle pas les impératifs symboliques du lien social, la surenchère conflictuelle est probable, avec un croissant sentiment d'impunité, et même de légitimité, rendant toujours plus difficile une intervention ultérieure. Le paradoxe du rappel à l'ordre, pour qu'il ne provoque pas la violence en retour, est qu'il doit savoir prendre en compte le jeune dans sa fierté et sa dignité, c'est-à-dire le reconnaître dans sa valeur personnelle d'individu, là où il est justement en train de bafouer celle des autres.

De multiples travaux montrent que, dans les villes, les équipements publics de loisir sont toujours monopolisés par les garçons. Une étude approfondie menée par Yves Raibaud à Bordeaux est convaincante à ce sujet. Il observe ce qui suit : « Il y a une grande inégalité dans l'attribution des moyens. En moyenne, 75% du budget loisir des communes bénéficie à des activités masculines. Cela institutionnalise la présence des garçons dans la rue. C'est comme dans une cour de récréation, dès qu'on installe un terrain de foot les garçons deviennent plus légitimes à être au milieu, à occuper tout l'espace ». La conséquence en est l'exclusion symbolique des filles dans un univers urbain contrôlé par les hommes, rendant le déplacement des filles toujours agaçant.

L'une des étudiantes de Yves Raibaud dit à cet égard : « Les filles ont parfois l'impression de devoir franchir des 'péages d'hommes'. Ils les regardent arriver, font des commentaires en les scrutant, les matent une fois passées. Alors elles calculent leur allure, ni trop vite, ni trop lentement, changent leurs trajectoires pour être invisibles (...) 72% des étudiantes que j'ai interrogées évitent certains quartiers, alors que 90% des étudiants se sentent globalement bien dans la ville ». Le territoire des garçons, qui déjà dominent les rues, s'étend encore à travers ces places fortes qui redoublent leur pouvoir et leur harcèlement. Le territoire des filles, même dans la ville, est réduit. Le désir d'être au-dessus des autres, de jouir d'une solide réputation (être un caïd), anime les jeunes les plus en échec. N'ayant pas d'autres moyens de se prouver qu'ils sont « quelqu'un », ils sont dans une mise en scène constante et provocatrice de leur présence.

Les filles sont les victimes de ces démonstrations de virilité, elles sont sous le contrôle des garçons, elles

sont leurs objets, soit pour surveiller leur comportement, soit pour les utiliser si elles n'ont personne pour les « protéger ». Ne pas avoir de grand frère ou de « protection » implique d'être une fille « facile », exposée au harcèlement, aux propositions, etc. Les garçons entendent signifier aux filles qu'elles sont une propriété de la bande et à leur disposition. Le viol collectif (tournante) est une forme de renforcement du groupe des hommes. On en rencontre le principe au Québec dans les logiques d'appartenance aux gangs décrites par M. Perreault et G. Bibeau. Les adolescentes qui souhaitent rejoindre un groupe sont soumises à des violences sexuelles qui les intronisent. Elles vivent ce rite d'humiliation comme une nécessité à laquelle elles ne peuvent se dérober.

Marie, qui décrit longuement son « initiation sexuelle », essaie de transformer son expérience malheureuse en une démonstration d'excellence en endossant une attitude « masculine » de résistance à la douleur ; elle fait du viol collectif « une épreuve de courage » en regardant froidement les garçons comme pour leur montrer qu'ils n'auront jamais le dessus sur elle.

Dans les lieux où elles doivent s'affirmer, les filles tendent à investir les valeurs masculines les plus rigides pour tirer leur épingle du jeu dans leur relation avec les autres en ne s'en laissant jamais conter. Elles s'habillent, marchent et se comportent comme des garçons, crachent régulièrement, arborent un air renfrogné et des attitudes tranchées, elles sont prêtes à se battre dans l'univers de la rue. Elles dénigrent leur statut de « filles » pour s'assimiler autant que possible aux garçons, manière de se durcir, de s'imposer, de calquer les ritualités masculines et éventuellement de dénigrer les autres filles, plus « faibles », de s'habiller et se de comporter en caillera. Elles endossent le comportement de « garçons » comme posture de protection, notamment si elles ne sont pas « protégées » par un grand frère. Adopter cette attitude « virile » c'est refuser d'être une « bouffonne » et afficher au contraire une réputation de « dure » qui force le respect des garçons et attise la peur des autres filles. Elles gagnent ainsi un droit de libre circulation dans les quartiers populaires de grands

ensembles et s'inscrivent dans la logique de la loi du plus fort.

En parlant de « féminalité » pour qualifier ces filles, que Stéphanie Rubi (2005) nomme les « crapuleuses », Hakima Aït el Cadi (2005) joue sur la consonance de ce terme avec celui d'animalité, soulignant l'apparition chez des filles de comportements brutaux plutôt associés aux garçons. Nombre de filles adoptent en effet des modalités de présence au monde qui tranchent avec les stéréotypes du féminin. Elles sont impliquées dans les bandes adolescentes vouées à la délinquance ou au racket sur des filles plus faibles à leurs yeux, qui se font brimer à cause de leur calme et de leur réussite scolaire. Elles n'hésitent pas à insulter, à frapper sous le prétexte qu'il vaut mieux porter le premier coup que le recevoir.

Des rites virils de l'entre-soi

Ces conduites d'affirmation de soi esquissent une dimension initiatique d'entrée dans une classe d'âge quand le chemin n'est plus socialement balisé et est laissé à l'initiative du jeune, et ici finalement du groupe de pairs. Les épreuves personnelles que le garçon s'inflige sont des rites de virilité qui relèvent d'une confirmation de l'appartenance au groupe, moins initiation au monde qu'initiation à la même classe d'âge. C'est une sorte d'examen de passage pour attester du fait d'être digne des pairs. Joutes verbales, affrontements physiques, attitudes agressives, par la constance de leurs défis, créent une hiérarchisation au sein du groupe. Chacun doit soutenir une réputation qui se construit dans une opposition aux valeurs de la société globale, et dans l'exaltation des valeurs virilistes des pairs. Une culture de la « virilité » reste l'ultime ressource pour se forger avec les poings ou l'arrogance une image de soi positive. Toute relâche serait fatidique pour le jugement des pairs. Les autres sont les témoins indispensables de ces épreuves personnelles qui, sinon, n'auraient jamais lieu.

L'obsession du « respect » que l'on est prêt à défendre en toutes circonstances témoigne de la fragilité du sentiment de soi. Elle est souvent à l'origine d'incivilités ou d'accidents sérieux à l'école ou dans les cités. Alexandre, 15 ans, dit ainsi qu'il n'est pas question de lui en imposer : « Quand les profs me prennent la tête, je commence à les insulter, je vais vers eux et on se rentre dessus après ; » Le refus de l'école ou l'échec scolaire est un signe d'excellence, un brevet de virilité. Mais en agissant ainsi, ils se mettent en position de subordination à l'intérieur de la trame sociale et économique ; sans diplôme, ils hypothèquent leur avenir. D'autant que les codes propres à la culture de rue qui les traversent en permanence les désavantagent dans leur recherche d'emploi.

Pour le garçon le risque pour l'identité, c'est-à-dire le fait de perdre la face devant les pairs, est plus redoutable à assumer que le risque pour la santé ou la vie. Les groupes masculins sont soudés par une forte émulation de leurs membres, une nécessité de s'affirmer en permanence dans l'entre-soi et dans l'opposition aux autres, extérieurs à la bande. Les exigences du masculin, surtout dans ses aspects touchant à la virilité, sont contraignants et douloureux, comme peut l'être, à un autre niveau, l'injonction de beauté pour la féminité. La pression du groupe de pairs est impitoyable. Perdre son estime est le pire des dangers. Le reste n'est que le prix à payer pour maintenir sa place ou prendre de l'ascendant sur le groupe. « Dès qu'y en a un qui a une idée, 'Ouais, que de la gueule, t'es pas cap'. – 'Attends, attends, je vais te le faire ce truc, mec. Je vais me péter les dents, mais je vais te le faire' (...). À ce moment-là t'as une montée d'adrénaline et c'est le seul moment où je me sens vraiment libre » (Clément, 20 ans).

Le groupe est l'axe du monde, là où le jeune puise ses références et ses raisons d'être. « Fallait passer par un test pour faire partie du groupe, mais c'était pour montrer que si je traînais avec eux, c'est que je faisais pas rien. Eux ils faisaient des choses, alors fallait que moi aussi je le fasse pour leur montrer que j'étais pas n'importe quoi » (Hassan, 17 ans). Le groupe de pairs joue un rôle d'incitation qui neutralise l'éventuel impact de l'éducation parentale, et favorise le passage à l'acte chez ceux qui s'étaient auparavant abstenus. Il confère une légitimité bien supérieure à celle de la société (ou de sa propre famille).

« On est tous pareils dans la bande. C'est quand on est en bande qu'on se la joue. Mais quand on est seul, on commence à se calmer. En fait on a envie de frimer, de se montrer » dit Brahim (16 ans). Sébastien, après avoir vu le film *Yamasaki*, multiplie avec ses amis les prouesses physiques rendues possibles par l'architecture des lieux. « Dès qu'on a une idée, de toutes façons, faut la tenter, c'est comme une obligation. Dès qu'on dit un truc, 'viens, on va l'faire, une fois qu'on a dit ça, ben faut l'faire » (14 ans). « Quand t'as envie de faire

une connerie, parfois c'est moi, parfois c'est l'autre. On s'énerve, on fait n'importe quoi. Ça dépend de l'humeur. Et si quelqu'un doit faire quelque chose, tout l'monde doit suivre ou sinon il est traité de... comment on dit, de poule mouillée, les autres ils vont rigoler, s'moquer de lui » (Samir, 16 ans).

La dérobade devant les défis du groupe est une mort symbolique. Celui qui cale est désormais un « bouffon », il perd sa place dans le groupe, et donc sa place dans un monde qui se confond avec la prégnance de la communauté virile des pairs. Le jeune ne s'en relèvera pas. Assumer le défi laisse au moins encore une chance, et notamment, en cas de réussite, celle de rehausser encore son prestige au sein du groupe. Ces manifestations bruyantes de « virilisme » témoignent de la fragilité du narcissisme et de l'identité sexuelle de jeunes hommes qui n'ont pas d'autres recours pour se rassurer sur leur valeur.

Les groupes d'adolescents sont des « agrégats d'isolés », dit Winnicott. L'entrée dans un certain nombre de conduites à risque (toxicomanie, délinquance, alcoolisation, mises à l'épreuve, défis, etc.) est souvent liée à la puissance d'attraction de pairs qui les valorise et dissipe les derniers doutes. « Si rien ne se passe, les individus membres de ce groupe commencent à se sentir peu sûrs de la réalité de leur protestation, et pourtant, en soi, ils ne sont pas assez perturbés pour commettre un acte antisocial qui rétablirait les choses, note Winnicott. Mais si dans le groupe se trouvent un, deux ou trois membres antisociaux voulant faire quelque chose d'antisocial qui suscitera une réaction sociale, cela crée un lien ; tous les autres se sentent ainsi réels et cela structure temporairement le groupe. Chacun d'eux sera loyal et soutiendra l'individu qui agira pour le groupe. Pourtant, pas un n'aurait approuvé ce que l'extrémiste antisocial a fait » (1969, 265-266). Le lien repose surtout sur une action à mener ou un ennui à dissiper.

Sociabilité de comparses emportés dans le même « délire » où les uns et les autres sont côte-à-côte, toujours dans une démonstration personnelle, souvent

découverts d'eux-mêmes par l'alcool, le shit ou d'autres produits destinés à favoriser un sentiment de légèreté. Ou emportés dans le même souci de la défense d'un territoire contre des « intrus » ou de se « venger » après une embrouille quelconque. Le groupe est sous l'égide d'un porte-parole qui laisse entendre à ses membres qu'ils sont des hommes et n'ont de compte à rendre à personne. Dans ces quartiers de grands ensembles marqués par la précarité, il est difficile aux garçons de ne pas participer à ces regroupements informels qui scandent les moments du jour, donnent une reconnaissance à minima, un emploi du temps, mais procurent également un pouvoir sur les autres, « tous ceux qui n'en sont pas ». L'affirmation d'une « virilité » de circonstance montre à chacun de ses membres « qu'il est quelqu'un » face au dénigrement dont il se pense l'objet, mais que tous alimentent par leurs comportements dans un mouvement sans issue.

Les garçons imprégnés de culture de rue et sans recul sont démunis quand ils quittent le « territoire » où ils tiennent le haut du pavé pour entrer dans les espaces régis par des civilités différentes, comme l'école, les administrations, l'espace public de la ville, etc. D'où la difficulté de se retrouver seul à l'extérieur de ces zones contrôlées. Le groupe rassure et rappelle que l'on est quelqu'un, procure un pouvoir au-delà du quartier par ses comportements ostentatoires et ses voix fortes, auto-justifiés par la nécessité de se défendre du « racisme » ou de l'hostilité ambiante. Cette manière de faire corps à travers ces ritualités en porte-à-faux avec celles du quartier, comble un moment le sentiment de fragilité identitaire au regard de la perception du monde au-delà du quartier. Le groupe est difficile à quitter car il est source de protection et de pouvoir, un lieu fort d'identité.

Mais un jour ou l'autre le jeune doit grandir et s'émanciper pour assumer son individualité. Le monde du travail est à la fois désiré et rejeté de manière ambivalente. Les jeunes savent qu'ils ne peuvent passer leur vie dans le business et les embrouilles, mais ils ont souvent refusé l'école, et leur absence de diplôme les cantonne à des emplois subalternes. Pourtant le modèle de l'homme

gagnant sa vie, élevant ses enfants, responsable de son existence possède à leurs yeux une forte attraction. Mais un long moment le caractère dérisoire des salaires au regard des bénéfices engrangés dans les trafics de toute sorte est une source d'ironie et de rejet.

Entre les rites socialement institués et consensuels des sociétés traditionnelles, et les épreuves personnelles que s'imposent des jeunes mal dans leur peau, existent une forme intermédiaire, à la fois organisée et collective sous la forme de la revendication de ce que Erik Erikson nomme une « identité négative ». Chez les garçons, ce sont des brimades, des défis, des affrontements mutuels sous le regard des pairs. À la différence des rites de passage des sociétés traditionnelles, les rites adolescents de nos sociétés relèvent plus de l'intronisation dans le groupe des pairs que d'un passage à l'âge d'homme. Il s'agit surtout de se rendre digne du regard du public masculin des lieux et d'asseoir sa réputation.

Chez le jeune, l'empressement à ressentir de la douleur est lié à la volonté de faire ses preuves, au fait de démontrer qu'il est « un homme » et n'usurpe pas le statut qu'il revendique. De même, le recours à la boisson, à l'agressivité, les violences sexuelles, les épreuves de courage renvoient à des attitudes posées comme étant celles de « vrais mecs ». « Les bronxages, ce sont des épreuves, dit un jeune interrogé par Pascale Jamouille. Par exemple, c'est l'hiver, ça caille, les grands sont dans un hall de bloc. Ils t'appellent, ils appellent les petits. Ils prennent les journaux qui traînent sur les boîtes aux lettres, ils les roulent serrés. Quand tu rentres, ils te cartonnent avec ça ou des bouteilles en plastique. Ils se battent contre toi à dix. Ils te fracassent pour t'endurcir (...) C'est là qu'ils m'ont repéré pendant les bronxages. Les grands ont commencé à faire appel à moi. Comme ça tu pouvais commencer à monter les échelons » (2008, 94).

L'endurance à la douleur est une attestation de valeur pour le groupe, qui exige de ses membres de ne jamais reculer lors d'affrontements avec des garçons des autres quartiers ou la police ou dans la réalisation d'un

coup. Meryem Sellami (2015) retrouve ces logiques masculines où les scarifications délibérées deviennent dans certains quartiers de Tunis des emblèmes de virilité pour des petits caïds.

Bloch et Niederhoffer (1963) décrivent certaines formes de rites de passage instaurées par les jeunes Pachucos, adolescents d'origine mexicaine vivant aux États-Unis et ayant la réputation de ne pas avoir froid aux yeux et de mener d'efficaces entreprises délinquantes. Il s'agit de faire ses preuves aux yeux des autres en effectuant une tâche dangereuse comme de voler, d'agresser quelqu'un. Dans les quartiers d'East Harlem, le postulant est maintenu par deux aînés, et copieusement frappé dans la région abdominale par les autres membres de la bande. S'il demande grâce il est indigne de la bande. Mais s'il résiste, il est symboliquement membre à part entière du groupe. Un tatouage spécifique, d'une aura redoutable du fait de la réputation du groupe, signe une fois pour toute la valeur personnelle.

Plus récemment, M. Perreault et G. Bibeau (2003) évoquent des initiations mettant en jeu de jeunes Québécois désireux d'entrer dans les gangs et mis à l'épreuve : brûlures effectuées sous le regard des autres, passages à tabac sans réagir par les anciens, agression au couteau d'un membre d'un autre groupe, réalisation d'un « coup », etc.

Modèles de virilité

Les modèles d'identification à l'écran sont une forme de neutralisation morale des conséquences de certains de leurs comportements. L'étude de Pascal Duret pointe la valorisation dans les quartiers populaires de grands ensembles de comédiens habitués aux rôles de « méchants » (du simple truand au *serial killer*). Transgresser la loi est clairement un signe de virilité et de glorification, comme en témoigne la fascination envers des personnages aussi différents que Ben Laden ou Tony Montana, le héros de *Scarface* (de Palma, 1983). Le crime, la violence ne sont plus associés nécessairement à la culpabilité.

Jeune Strasbourgeois questionné par Farid Rahmani (2005, 165), Boubakar (19 ans) a regardé *Scarface* plus d'une trentaine de fois. Pour lui Tony Montana, le héros du film, est un modèle d'identification : « C'est trop une grosse tête, Tony. Il a trop raison ; dans ce monde de merde, tu veux faire quoi ! Prend de l'argent, vit, nique sa mère et le reste ! C'est tous des fils de pute, ils en ont rien à battre de nous... Moi, j'fais mon argent dans la marge avec Ali Booba (rappeur français également fasciné par le personnage), l'flingue et son chargeur. »

Outre Atlantique la même valorisation de la force brutale apparaît comme une réplique symbolique à la perte d'influence des anciens modèles : mise en scène exacerbée d'un « masculin » sans nuance, tout entier absorbé dans un modèle qui s'affirme dans l'excès sous une forme homosociale sous le contrôle vigilant des pairs. Une étude américaine montre qu'un groupe de garçons délinquants et un autre n'ayant aucun souci avec la justice mettent pourtant en avant les mêmes héros : Jean-Claude van Damme, Arnold Schwarzenegger, Bruce Willis, Sylvester Stallone... La violence à l'écran incarnée par des acteurs renforce ce modèle brutal, homosocial (mais plutôt homophobe), où les femmes sont réduites à peu de choses.

Dans ces blockbusters, les « héros » sont en lutte contre les institutions. Même s'ils en font partie au départ, ils se heurtent à l'inertie, à l'indifférence, ou à la corruption de leurs supérieurs, et ils poursuivent une justice sans nuance, brutale, violente, voire parfois cataclysmique, pour aller au bout de leur conviction. Dans les récits la confusion est totale entre justice et vengeance, ne lésinant ni sur les moyens ni sur le nombre de victimes collatérales. Le héros n'est plus le justicier intègre des films noirs du cinéma américain des années quarante ou cinquante, seul contre tous au nom de la justice ; il poursuit son œuvre de mort car il a été offensé. Il mène une action strictement personnelle, nullement tournée vers les autres. C'est un homme de règlement de compte, non de justice.

Le gangster-héros, image véhiculée par les clips et quelques films, est une autre figure qui domine les garçons des quartiers populaires. Il vit dans le luxe, arbore de superbes voitures et une poignée de filles aguichantes qui le regardent avec admiration. Machiste, violent, arrogant, il incarne la réussite de celui qui a su retourner le système en sa faveur. Il adhère aux valeurs de la consommation, mais il se procure des biens par la force ou la ruse. Parti de rien, il a atteint la fortune, et le clame sur les toits en arborant les signes de sa puissance. Les caïds des cités en sont l'incarnation, érigés en modèles à travers l'ostentation de leurs voitures, de leurs copines, leur esbroufe, leur oisiveté, leur mépris des lois.

De Jackass au happy slapping : se montrer

Mais ces rites de virilité se rencontrent aussi, sous des formes différentes, chez nombre de garçons de tous les milieux sociaux dans un mélange confus de doute de soi et de démonstration d'excellence à travers des jeux souvent brutaux qui alimentent le rire, le goût de la transgression et de la régression. Ainsi, des émissions cultes comme *Jackass* manifestent une sociabilité purement adolescente, ou plutôt adulescente, conçue par des jeunes dont l'âge se situe plutôt entre vingt-cinq et trente ans, « adolescents » typiques. Leur formidable succès auprès de cette classe d'âge tient à leur insistance sur le goût du danger, l'affrontement des limites morales et physiques, et la scatologie. Sociabilité masculine qui renchérit sur de vieilles valeurs de la virilité où il s'agit d'être le meilleur en multipliant les épreuves : se frapper mutuellement à tour de rôle dans les testicules, le visage, le ventre ; faire du VTT ou du skate dans des lieux dangereux ; sauter en VTT dans un égout à ciel ouvert ; être entraîné par un cheval dans la boue ; effectuer des combats de boxe sur échasses ; réaliser des acrobaties dans des lieux improbables (égouts, murs, rochers, etc.). Spectacle du risque dans ces séries, donné par des jeunes qui connaissent leurs limites, même s'ils vont assez loin. Les filles sont absentes ou spectatrices éblouies de ces joutes viriles.

Les séquences enregistrées sur un mode faussement amateur accumulent des maladroites soigneusement pensées, qui leur donnent une caution de réalité. Elles procurent aux jeunes spectateurs l'impression de participer de l'intérieur aux facéties d'une bande de copains. Toute distance est abolie et les modèles d'identification se donnent libre cours. Chacune des émissions est précédée de l'annonce naïve qu'il convient de ne pas vouloir imiter les séquences enregistrées car elles ont été tournées avec des cascadeurs et sous le contrôle

de médecins. S'agissant d'un public adolescent, avec les tentations classiques de cet âge, on ne saurait trouver meilleure incitation à passer à l'action. Tout est bon pour être vu, même s'il faut en payer le prix. Outre Atlantique et en Europe, des associations de jeunes s'en inspirent en reproduisant ou en inventant d'autres défis.

L'humour de ces émissions ou de ces pratiques est sans élaboration, il n'est pas un jeu sur l'excrément, mais une présentation brute de l'excrément dans une volonté de provocation. Détaché du sujet qui lui procure une identité, le corps devient de la viande, il perd son humanité pour devenir un dégorgeoir de sang, de plaies, de bosses, d'urine, de merde, de sperme, de vomis, etc. Le sentiment de puissance lié à la transgression se mêle à la jouissance de la régression et, donc, au retour des plaisirs infantiles. L'exposition hors de soi de ce qui vient du corps, c'est-à-dire le jeu avec la souillure, n'a de connotation positive que masculine. L'éjaculation est une autorisation plus générale à se répandre hors de soi pour les garçons. La fille n'a pas ce privilège. Ce qui relève des entrailles, de l'irruption de la chair, des odeurs corporelles, la disqualifie d'emblée comme « répugnante », là où le même comportement d'un garçon suscite un sourire indulgent.

Dans ces émissions, il s'agit de « se marrer ». Et le rire, loin d'être transgressif, est un rire de conformité où toute gravité a disparu, un rire de dénégation des circonstances. Rire de l'humiliation des victimes est l'effet pervers d'un regard incapable de se décentrer de soi. La virtuosité face au danger, la résistance à la douleur, se partagent la scène à travers une suite infinie de défis. « Ça fait mal, mais c'est super », en est la conclusion routinière. Une image récurrente de ces émissions consiste en un personnage plié de douleur et hurlant son dépit, après avoir revendiqué l'épreuve, avec autour de lui ses amis hilares, secoués par un rire inextinguible.

De telles émissions procurent une sphère d'expériences que l'adolescent souhaite vivre à la première personne. Elles suggèrent des scénarios, des modes

d'emploi, une légitimité prestigieuse à des actions agressives ou humiliantes tournées vers des victimes inconnues ou des personnes dont on souhaite se venger. Les formes radicales des violences filmées avec les portables renchérissent sur le principe des émissions du style *Jackass*, en osant ce qu'elles ne font pas. Là où ces émissions sollicitent des volontaires et restent à distance des non-professionnels, ou demandent leur accord pour la diffusion de leur image, ce sont ici des « victimes » qui sont agressées ou humiliées délibérément pour être filmées, et pour que leur image soit donnée en pâture sur les messageries des portables ou des ordinateurs. Versions cyniques et cruelles de séquences de *Jackass* projetées au cœur de la vie réelle sans l'accord de leurs protagonistes, elles permettent de devenir soi-même le maître d'œuvre de l'action et/ou de l'image.

A minima il s'agit de frapper un(e) inconnu(e) dans la rue et de filmer sa stupeur avec un téléphone portable. D'où le nom de *happy slapping* (la « gifle heureuse ») attribué à cette démarche. Une enseignante est agressée et l'action est tranquillement filmée par un autre élève. Un adolescent jette des pierres du haut d'un pont sur une autoroute. Des personnes sans domicile sont agressées par un groupe. Ailleurs d'autres prouesses sont enregistrées par les téléphones cellulaires et diffusées : violences physiques, sexuelles, scènes d'émeute et de destruction de biens, saccages d'appartements, affrontements entre groupes rivaux, agressions dans la rue sur des inconnus. Toutes ces actions sont accomplies sous l'objectif des portables et elles sont destinées à produire des images chocs.

Ces scènes sont des trophées envoyés sur Internet ou sur les cellulaires des proches pour valider l'exploit. Elles garantissent la réputation de celui qui agit ou qui filme, et même de ceux qui reçoivent les images et s'empressent de les partager avec leur réseau. La surprise et la terreur de la victime sont un ingrédient majeur du plaisir des récepteurs. Des images de vie quotidienne du groupe ou de l'établissement scolaire sont envoyées aux amis, mais d'autant plus si quelqu'un est mis en difficulté, chute, est agressé, ou

fait l'objet d'une plaisanterie ou d'une provocation. Il faut à l'image un supplément de frisson et de rire pour susciter l'intérêt. Dès lors les images circulent de portable à portable ou d'ordinateur à ordinateur et valent les honneurs virils à ceux qui les envoient.

D'autres filment de l'argent, des armes, leur résistance à l'alcool, le compteur de leur voiture ou de leur moto pour se construire un personnage, attester de leur « virilité » auprès de leurs correspondants.

Ce sont également des scènes intimes qui circulent, extorquées par la confiance, et qui visent à briser la réputation d'une fille qui a naïvement accepté de se déshabiller devant le portable de son copain à qui elle croyait pouvoir faire confiance, à l'image de Mouss, un jeune chômeur de Bondy : « Moi, je lui ai dit : 'Je te filme, ça va faire bien et ça m'excitera de revoir la scène.' Elle a fini par me dire : 'D'accord'. Après, c'est mort pour elle. Moi j'ai le film et je peux le montrer à mes potes pour qu'ils voient comment je suis actif » (*Libération*, 23-05-2006).

À la jouissance sur le moment de la transgression s'ajoute ultérieurement pour leurs auteurs, à travers la diffusion des images, le plaisir narcissique de montrer aux autres qu'ils étaient là et n'ont pas eu froid aux yeux. Par ailleurs, de nombreux jeunes puisent parmi les innombrables sites Internet mettant à la disposition des amateurs des scènes à télécharger de viols, de tortures, de suicides, de violences, de meurtres, etc. Ces sites sont abondamment parcourus par les adolescents en quête d'images chocs ayant échappé aux autres et dont le plaisir est de les diffuser. Commentant une scène de décapitation d'un otage qui circule sur les messageries, Mourad, un jeune intérimaire de 19 ans, dit son excitation : « Même si c'est truqué, plus c'est trash, plus on aime. Les gens rigolent parce que c'est des trucs de malades. Faut vraiment être faible psychologiquement pour être dégoûté quand tu vois une tête coupée. On donne en spectacle un mec qui est une victime, mais nous, on s'en fout parce qu'on n'est pas victime » (*Libération*, 23-05-2006).

Jeux dangereux

Le commentaire de Mourad est typique de la banalisation de la cruauté dans le monde contemporain à travers le déferlement d'images de cadavres, de scènes de guerre, d'attentats, etc. Documents d'actualité ou fictions se répondent et banalisent l'horreur. Si elle touche un autre que soi, la souffrance est attractive comme spectacle. La logique de réception des images exige que celles-ci montrent toujours davantage sous peine de susciter l'indifférence d'un spectateur blasé. D'où ce surcroît de cruauté, de violence, de mépris qui amène à une royale indifférence à l'égard de ce qu'éprouvent les victimes.

Les prouesses filmées et diffusées sont infinies, elles impliquent de troubler le récepteur, de le provoquer ou de le faire rire. Rites de virilité qui ne se contentent plus de la parole, mais exhibent le trophée de l'action au plus grand nombre pour alimenter de nouvelles formes d'héroïsme. Il s'agit d'afficher ses actes et non plus d'en parler. Aucune contestation n'est de mise face à l'image. « Je l'ai fait, j'étais là, la preuve ! »

Les « jeux » dangereux qui investissent aujourd'hui l'univers adolescent sont d'abord des rites de virilité, et non des manières ludiques et heureuses d'explorer le monde. Si elles sont présentes, les filles y sont souvent cantonnées à un rôle de spectatrices. L'objectif est de montrer qu'on en est, qu'on en a, qu'on ne s'est pas dérobé, qu'on est digne du regard des pairs masculins. Simultanément, ils participent à cette surestimation de soi propre aux garçons. De manière socialement transversale, et en lien avec une culture adolescence qui se répand à l'infini à travers les réseaux sociaux, les défis qui concouraient traditionnellement à la fabrique du masculin dans un quartier ou dans la cour de récréation, suscitent la surenchère sur une scène désormais mondialisée.

Ces dernières années des défis participent de la valorisation de garçons de tous milieux sociaux ou culturels en quête de leur quart d'heure de célébrité sur YouTube ou Daily motion. Ils s'y engagent de leur plein gré mais sous l'œil des caméras ou des téléphones cellulaires, car l'exploit n'a de sens que d'être médiatisé pour nourrir leur réputation. Ce sont des formes de publicité, d'autopromotion.

Le *balconing*, par exemple, consiste à sauter de sa fenêtre d'hôtel dans la piscine, plusieurs étages plus bas. Ces scènes sont filmées par un comparse et postées sur YouTube. Le saut s'effectue souvent dans un contexte d'alcoolisation et de prises de drogues, sans préparation et dans la volonté d'initier le même comportement chez les autres ou de les suivre dans l'euphorie d'un moment pour relever le défi. Il est parfois fatal ou laisse des séquelles chez ceux qui heurtent le fond ou le bord de la piscine. Un jeune sérieusement blessé par un saut raté, interviewé à l'hôpital d'Ibiza par la documentariste italienne Bertini Malgarini (2012), explique la raison de son acte : « On se donne une tâche absurde, mais on le fait vraiment tous. On avait

à peine commencé à plonger que d'autres garçons de la partie opposée de la résidence s'y sont mis aussi. (...) On était tous défoncé ». Il a un bras cassé, l'épaule luxé, des blessures à la tête et en d'autres points du corps. Quand on lui demande s'il recommencera, il répond sans état d'âme : « Bien sûr que je le referai. Je l'ai déjà fait souvent et il ne m'était rien arrivé, je recommencerais au plus vite. Je n'ai rien à faire de ce que disent les autres, ils n'y comprennent rien. »

Le *railroad planking* consiste à s'allonger entre les rails et à se plaquer sur le sol lors du passage d'un train. Le *car surfing*, souvent pratiqué aux États-Unis, consiste à sortir par la fenêtre d'une voiture en marche, à se hisser sur le toit et à surfer contre le vent en essayant de tenir tandis que la voiture continue à rouler. Depuis le milieu des années quatre-vingt-dix plus d'une soixantaine d'adolescents se sont tués en chutant, un nombre à peu près équivalent ont été sérieusement blessés. La pratique est née du film *Teen Wolf* (1985) où Michael J. Fox surfe sur le toit d'une camionnette sur le fond sonore de la musique des Beach Boys. D'autres s'accrochent en roller ou en skate derrière des pare-chocs de camions ou de voitures, ils traversent des autoroutes en courant ou restent le plus longtemps possible devant une voiture ou un train en circulation en ne s'écartant qu'à l'ultime moment, ils passent sous la porte de garage automatique, escaladent des poteaux électriques ou des hauteurs dans la ville...

Des formes brutales de jeux ont fait leur apparition dans les cours de collèges exposant la victime à être frappée sans ménagement par le groupe de manière arbitraire. Ainsi de ce jeune Strasbourgeois : « Nous, on fait des sortes de jeux, c'est des chasses à l'homme. Par exemple on est entre copains, on est six copains et on n'a rien à foutre dans le quartier alors on fait une p'tite chasse à l'homme. Trois qui se cachent, qui bougent, qui courent, et trois qui les attrapent. Mais nous c'est pas cache-cache : c'est celui qui doit attraper l'autre, il lui met des coups. Il faut pas se faire attraper. Alors on saute les jardins et tout. Carrément comme si les trois qui se font attraper c'est des voleurs, des délinquants et les autres c'est des keufs. Quand les keufs ils

attrapent les autres, ils leur donnent des coups par terre, et des patates » (Marcello, 16 ans). Eric Debarbieux, notamment, leur a consacré plusieurs ouvrages. Cette brutalisation du lien social entre garçons de quartiers populaires de grands ensembles est récente.

Je me souviens encore, dans les années soixante, soixante-dix, sous les préaux de l'école qui accueillait les enfants de milieux populaires du Mans, de quelques bagarres entre élèves où il était hors de question que d'autres se mêlent. « Un contre un » était une règle de loyauté impossible à transgresser sous peine d'être considéré comme un lâche, incapable de régler ses comptes tout seul. Désormais, il est courant qu'une dizaine d'élèves en tabassent un autre.

Le *fire Challenge* est une autre attraction née ces dernières années : il implique de s'asperger le bras ou une autre partie du corps de liquide inflammable, de craquer une allumette et d'éteindre le feu le plus vite possible. Mais toujours sous l'objectif de la caméra tenue par un comparse ou soigneusement disposée au préalable pour ne rien perdre de l'événement. Ces pratiques ludiques témoignent d'une passion du présent, elles sont rarement préméditées, elles saisissent l'occasion. Les adolescents ou les jeunes adultes d'aujourd'hui participent d'une *now generation* qui exaspère la tendance propre à cet âge de profiter des circonstances, de plonger dans l'immédiat d'un événement, dans l'indifférence ou plutôt la négligence des conséquences de ses actes. Dans une société vouée à l'obsolescence, plus que jamais l'instant prime sur la temporalité, comme l'attestent les recherches de Jocelyn Lachance (2011).

Je ne qualifierai pas le jeu du foulard comme un rite de virilité. Pratiqué autant par les garçons que par les filles, il est plutôt une quête intérieure de sensations, de vertige, sous le regard des autres, ou davantage pratiqué seul, donc sans enjeu de démonstration virile, et plutôt pour expérimenter sur soi. Paradoxalement il vise l'absence à soi, la syncope. Il entre dans la logique de ces pratiques où il s'agit de disparaître de soi (Le Breton, 2015).

Tueries scolaires

En 1960, à l'université du Texas, un étudiant de 25 ans tue son épouse et sa mère, avant de se réfugier dans une tour du campus d'où il abat 14 personnes et en blesse plusieurs dizaines d'autres. En 1979, à San Diego, une adolescente ouvre le feu dans une école élémentaire, elle tue deux adultes, blesse huit enfants et un policier. En 1989, un jeune homme de 26 ans tue 5 enfants dans une école élémentaire, en blesse 29 autres et une enseignante. Les tueries scolaires apparaissent sporadiquement dans les années soixante-dix, elles prennent de l'ampleur à partir du milieu des années quatre-vingt, et alimentent ensuite régulièrement l'actualité depuis les années quatre-vingt-dix.

Ce sont des adolescents, parfois même très jeunes : par exemple Andrew, 11 ans et Mitchell, 13 ans qui tuent 15 personnes à Jonesboro, Arkansas (1998). Et ce sont pratiquement toujours des garçons qui abattent leurs pairs, qu'ils connaissent parfois depuis l'enfance. On trouve dans leur histoire de vie une rumination de la haine, de la frustration et un désir éperdu de vengeance qui aboutit à la décision du massacre. À travers ces faits-divers nombre de jeunes mal dans leur peau, en butte à l'indifférence ou au mépris des autres et qui méditent des intentions suicidaires, ont soudain une solution, une mise en forme, à leur disposition.

Les tueries sont généralement associées à la volonté de mourir. Dans *Sous le règne de Bone*, Russell Banks décrit un adolescent en pleine détresse qui s'inflige une ordalie en marchant sur l'étroit parapet d'un pont. « Je n'avais jamais été aussi près de commettre un massacre et de me suicider, mais jusqu'ici je n'en ai parlé à personne », pense Bone en survivant au jeu de mort.

Ces événements très médiatisés rendent pensables et reproductibles une manière de « sortir en beauté » tout en « faisant payer » le plus possible ceux qui n'ont pas

voulu leur accorder la place qu'ils pensaient mériter. Manière de magnifier l'échec en se transformant en héros négatifs mais en tout cas renommés. La haine vise plutôt les pairs et les enseignants, c'est-à-dire ceux qui ont compté aux yeux des jeunes tueurs et marqués leur sociabilité, non l'institution scolaire en elle-même. Les *school shooters* diffusent leur fascination et leur exemple dans l'ensemble du monde : en Chine, au Japon, en Thaïlande, en Australie, en Argentine, au Canada, aux Philippines, au Royaume-Uni, en Espagne, en Bosnie-Herzégovine, etc. En agissant de manière brutale et spectaculaire, en tournant le feu des projecteurs sur leurs faits d'armes, ils apparaissent comme des émissaires venant suggérer une solution à d'autres jeunes également mal dans leur peau et qui se vivent dans une impuissance à agir pour changer leur vie personnelle vouée, à leurs yeux, à l'insignifiance. Ils procurent un mode d'emploi à la rage, un script pour l'action.

Disparaître en beauté, en quelque sorte, en prenant sa revanche dans un ultime rite de virilité, en imposant au « monde » une encoche de mémoire, répond bien à un narcissisme adolescent sans mesure et à un ressentiment qui est aussi dans l'air du temps. Désormais on échoue moins de son propre fait qu'à cause des autres. Le décès du jeune tueur entre presque toujours dans son intention. Mais avant de disparaître il se met souvent soigneusement en scène pour la postérité. Il est en quête de notoriété. Il baignait dans l'insignifiance, mais donner la mort lui prête une formidable reconnaissance à travers le monde. Son sentiment de n'être rien est sublimé par la gloire qu'il pressent.

Un détour par les jeux vidéo est particulièrement intéressant pour réfléchir aux massacres scolaires. Il ne s'agit en aucun cas de les rendre naïvement responsables de ces actes. Ce ne sont pas les jeux qui tuent mais des individus singuliers. Certains *school shooters* ont cependant trouvé une résonance et des ressources dans leur pratique assidue. D. Grossman, ancien officier spécialiste de la formation des snipers et des soldats d'élite, explique dans ses ouvrages de vulgarisation qu'il a passé son existence à « étudier l'art

de tuer » et à trouver les moyens susceptibles de venir à bout des réticences du soldat à abattre un ennemi. Selon lui, tuer doit devenir pour un professionnel un réflexe conditionné.

Le recours aux jeux vidéo par l'armée américaine comme mode de simulation de combats réels est une technique propre à alimenter pour les militaires une réaction immédiate à une situation de menace quand une fraction de seconde d'hésitation entraîne la mort. Il s'agit, au fil du temps, à travers la lancinance du jeu, d'induire une insensibilisation à la mise à mort, en la transformant en un acte purement technique. Pour D. Grossman ces jeux vidéo guerriers, où l'on s'habitue à tirer sur une cible virtuellement humaine, procurent un apprentissage méticuleux de l'usage des armes. Ce sont des exercices de simulation dont la frontière est floue avec le fait d'avoir une arme réelle à la main.

Ces jeux favorisent bien entendu à un premier niveau l'indifférence aux meurtres pour le jeune qui s'auto-hypnotise pour glisser dans une autre sphère du réel où il est détaché de tout sentiment. Pour se mettre en condition avant de perpétrer le massacre de Columbine, E. Harris écrit dans son journal : « Mon but est de détruire autant que possible, je ne dois donc pas me laisser distraire par mes sentiments, la compassion, la pitié ou quoi que ce soit. Je dois me persuader que chaque personne est un monstre tout droit venu de *Doom*. (...) C'est eux ou moi (...) et surtout n'oubliez pas : je veux tuer tout le monde à l'exception de cinq personnes dont je donnerai le nom plus tard. » *Doom* est un jeu vidéo ultra violent, utilisé par ailleurs par l'US Marine Corps pour l'entraînement des troupes. L'acte de tuer devient un événement virtuel dans le prolongement de la toute-puissance intérieure du joueur devant sa console.

Pour E. Harris, ce jeu est la seule épreuve de vérité possible dans un monde qu'il perçoit comme hanté par l'hypocrisie et la fausseté. Il dénonce les fauxsemblants de la comédie sociale, tout en avouant paradoxalement lui-même mentir sans arrêt et ne cesser de manipuler les autres à son entour. « Le test

Ultimate Doom, voir qui peut survivre en utilisant son intelligence et ses armes militaires. Mettez-les dans le monde de Doom. Pas d'autorité, pas de refuge, pas d'excuse bidon. Si vous ne connaissez pas l'aire d'un triangle ou la définition d'un ion positif : vous êtes morts ! Si vous n'arrivez pas à démolir un démon avec une tronçonneuse ou tuer un prince de l'enfer avec un fusil vous êtes morts ! ». Rite de virilité bien propre à l'imagination d'un garçon malhabile dans le monde réel mais virtuose de ces jeux. Lors de sa déambulation dans les couloirs de son lycée à Columbine, D. Klebold déclare à un élève sur qui il vient de tirer : « On tue des gens, c'est tout. »

L'habileté du jeune à tuer est souvent une conséquence de son habileté à jouer, du fait que la console est une simulation proche du réel. Le jeu *Counter Strike* a ainsi plusieurs fois été épinglé à ce propos. Le jeune tueur d'Erfurt, en Allemagne, qui a abattu dix-sept personnes de son lycée avant de retourner l'arme contre lui, en était un adepte passionné. Dans ce jeu de guerre, comme dans d'autres du même ordre, le fait de tirer à la tête de l'ennemi est plus récompensé que de tirer ailleurs dans le corps. Le tueur d'Erfurt est allé directement vers plusieurs de ses victimes en les visant à la tête et en appuyant plusieurs fois sur la gâchette. Plusieurs des victimes sont méconnaissables.

Au lycée de Paducah, Kentucky, en 1997, le tueur de 14 ans, qui tire sur huit adolescentes, dont cinq en pleine tête, et les autres au thorax, tuant deux d'entre elles, est lui aussi un adepte de ces jeux. Selon les témoignages, il n'a jamais utilisé d'armes à feu. Il s'est campé sur ces deux pieds, tenant le révolver à deux mains, le bras allongé, comme s'il était devant un écran, avec le même calme et la même indifférence à ce qui se passait à son entour, visant une cible après l'autre. Après avoir posé son arme, il déclare : « Tuez-moi. Je n'arrive pas à croire que j'ai fait ça. » Lors du massacre de Jonesboro, Arkansas, en 1998, deux garçons de 11 et 13 ans atteignent quinze personnes en vingt-sept coups à plus de cent mètres de distance. L'un des deux jeunes tueurs n'a jamais touché à une arme à feu, mais l'un et l'autre sont des passionnés des

jeux vidéo violents. Les deux tueurs de Columbine sont eux aussi des adeptes de *Counter Strike*.

Les jeux vidéo donnent également une indication pour la tenue. Nombre de *school shooters* se revêtent d'une tenue de combat ou de ninja comme s'ils partaient en mission et se mettaient dans la peau de leur personnage avant de commencer leur action punitive. Si les jeux vidéo suggèrent des attitudes et même le mode opératoire de leurs actions sanglantes, il n'en reste pas moins que ceux-ci sont connus de millions d'adolescents sans que jamais ils n'aient eu l'idée de les utiliser comme des ressources pour agir dans la vie réelle.

Dans la reconstruction des itinéraires criminels on retrouve souvent une cassette ou un DVD regardé avec lancinance par le tueur. *Elephant*, la trilogie des *Scream*, *Vendredi 13*, *Basket ball diaries*, *Tueurs nés*, reviennent souvent et inspirent des scripts mis en œuvre par les jeunes. À plusieurs reprises, par exemple, des crimes ont été commis par des tueurs revêtus du masque blanc et de la cape noire de *Scream*, dont plusieurs en France. Les deux tueurs de Columbine connaissaient par cœur la plupart des dialogues de *Tueurs nés*. Le film donne un coup de pouce à ceux qui étaient prédisposés à le faire, il potentialise un terrain sensible. Il est alors une sorte de vision idéalisée de ce que ces jeunes doivent accomplir à leur tour. Ils se sentent directement sollicités par les images, appelés à reprendre le personnage auxquels ils s'identifient.

Le tueur d'Aurora (Colorado), en juillet, 2012, tue douze personnes dans un cinéma en pleine séance de *Dark knight rises*, un autre épisode de la série des Batman particulièrement violent. Dans le film, une bande de terroristes pénètre à Wall Street et massacre les agents de change et les personnes présentes. Du fait de la multitude des explosions et des détonations tout au long du film, les spectateurs ne se sont pas rendu compte tout de suite qu'ils étaient pris comme cible. Rappelons cependant que seule une poignée des millions de spectateurs de ces films cultes y trouvent une inspiration.

L'évocation d'une culture américaine marquée par la violence envers les Indiens et les Noirs, la conquête de l'Ouest avec sa justice sommaire, individuelle, à coup de colt ou de Winchester, celle qui est célébrée aujourd'hui par les innombrables blockbusters hollywoodiens où la vengeance est le principe essentiel, l'aisance de l'accès aux armes, toutes ces données expliquent sans doute la fréquence des tueries scolaires ou des massacres dans les rues ou ailleurs par des tireurs isolés aux États-Unis. Cette culture est pourtant partagée par des dizaines de millions d'adolescent, mais seul un petit nombre y puise un motif de passage à l'action, et par ailleurs elles laissent dans l'ombre la diffusion de ces événements à travers le monde entier dans des contextes sociaux et politiques radicalement différents. Peu de pays ont été jusqu'à présent épargnés par les tueries scolaires.

Les *serial killers* ou les *school shooters* sont l'objet d'une formidable admiration aux États-Unis. Ce sont des personnages qui fascinent, sans aucun recul. D. Grossman dit avoir reçu la lettre d'une lycéenne d'une école voisine de celle de Columbine lui disant que ses camarades ont applaudi à l'annonce du décès de plusieurs élèves par les haut-parleurs de l'établissement. Nombre de sites internet vénèrent la mémoire des deux tueurs de Columbine transfigurés en justiciers, en vengeurs. Les *school shooters* sont redéfinis en malheureuses victimes et en redresseurs de tort, des héros contemporains auxquels s'identifier.

Djihadisme

L'engagement initial dans l'intégrisme s'appuie sur une décision propre du jeune, même si celui-ci relève d'un choix de servitude volontaire. Il en retire d'abord un sentiment intime de force, il subsume sa fragilité dans la puissance réelle ou fantasmée de son groupe d'élection et dans la conviction que Dieu lui dicte sa conduite. Il n'était rien, le voilà devenu un maillon de l'immense chaîne des élus. Il s'agit souvent d'un jeune en manque d'estime de soi, ayant des difficultés à contenir sa frustration. Grâce à sa persévérance, il a l'espoir de se rapprocher peu à peu de la Vérité, ou des prédicateurs et des instructeurs qui l'incarnent. En abandonnant son identité il participe à une aventure grandiose et collective qui sublime sa personne, il baigne dans un monde d'évidence lumineuse avec la conviction que les autres, extérieurs à sa vision du monde, sont inaptes à comprendre et composent un univers hostile d'incroyants ou d'ennemis de Dieu. Tout son univers mental s'oriente strictement sur le présent des représentations et des valeurs de son groupe de référence.

L'intégrisme est une mise en ordre du monde, plus encore la radicalisation qui autorise le passage à l'acte. La force de la propagande de l'islamisme radical à travers internet est de toucher des jeunes qui, au départ, ne fréquentent pas toujours les mosquées, des jeunes étrangers à l'Islam, et d'en radicaliser d'autres, Musulmans, mais d'abord étrangers à un engagement personnel. En France, en avril 2015, 40% des djihadistes sont des convertis, 35% sont des femmes. Sur les 3142 personnes signalées, un quart sont des mineurs.

L'adhésion repose sur la conviction absolue de la pertinence des idées proposées par des prédicateurs ou des hommes admirés qui leur promettent l'accès prochain au paradis après une action d'éclat, ou sur la séduction opérée par une autre recrue à travers un

discours prometteur qui décrit avec exaltation l'existence commune. Pour la plupart, elle offre une réponse aux blessures personnelles, un leurre qui apaise un moment leur quête de soutien et de certitude pour vivre une sortie glorieuse après une histoire plutôt marquée par la délinquance et la banalité. Mais, comme pour l'adhésion aux sectes, l'échec social est loin d'être la seule source de recrutement.

Pour ceux qui ne sont pas issus de milieux populaires mais jouissent d'une formation universitaire, parfois d'un travail qualifié et bien rémunéré, l'engagement dans le djihadisme est une quête d'identité et de reconnaissance, celle de Dieu, qui efface tout attachement aux proches (parents, enfants, épouse...) Volonté de donner un sens à son existence non plus seulement à travers la réussite sociale ou professionnelle, mais dans la conviction de rejoindre Dieu.

Les témoignages recueillis des proches de ces jeunes insistent tous sur leur transformation profonde. Mickaël, auto-radicalisé via les sites intégristes, décrit comme « gentil, généreux », rompt avec tous ses anciens comportements après sa conversion : « Il jouait au foot, allait au lycée, draguait les filles. À partir du moment où il s'est converti, c'est devenu difficile de lui parler. Il ne sortait que pour aller à la mosquée. » Ou encore : « Il ne mangeait plus à la table en famille, mais dans sa chambre où il priait tout le temps. »

Amedy Coulibaly, qui tue de sang-froid une policière et quatre personnes de confession juive dans une épicerie casher, est décrit par ses proches comme obsédé par l'argent et la quête de la gloire, mais est vu aussi comme un bon vivant avant sa conversion. Délinquant impliqué dans une série de vols et de violences, il est condamné à six ans de prison après un braquage à main armée d'une agence bancaire. Il passe son temps à faire de la musculation. Mais c'est là aussi qu'il se radicalise. Dès lors il se désolidarise de sa famille et de ses sœurs qu'il juge trop éloignées de la religion, mais qui ont pour la plupart mieux réussi socialement que lui. Ce qui lui est sans doute difficile à assumer. Il dit refuser d'accepter de travailler sous les ordres d'un

mécréant. Mis en garde à vue en mai 2010, il avoue son opportunisme, lui qui travaille comme intérimaire chez Coca : « Il y a une différence entre ce que je fais et ce que je pense. Et dans ce cas-ci, je pense avant tout à ma poire. Je travaille, je gagne entre 2000 et 2200 euros par moi, c'est tranquille, et c'est très bien comme cela. » La photo où il pose avec un air satisfait, sa kalachnikov dans les bras, en dit long sur cette quête de virilité, d'affirmation de soi, lui qui voulait richesse et gloire pour n'obtenir que la prison et un salaire à ses yeux insuffisant pour se sentir à la hauteur.

La radicalisation est une prothèse d'identité, un prêt-à-porter pour sublimer sa personne ou se donner enfin un cadre pour s'orienter à travers des réponses simples. Ces jeunes ont le même profil que ceux qui s'immergent dans les sectes par exemple. Leur radicalisation, en ce qu'elle témoigne d'un porte-à-faux avec le monde, aurait pu se résoudre autrement à travers une rencontre, la toxicomanie ou une autre forme d'addiction.

L'adepte rompt ainsi avec le sentiment que son existence est dérisoire, sans but. Il y trouve une affiliation, un statut, il s'y sent enfin une personne valable. Il y connaît apaisement et reconnaissance. Il reçoit d'elle une limite sécurisante, un contenant précis pour trouver ses marques, une idéologie pour se forger une place dans le monde, et éprouver enfin un élargissement du sentiment d'exister. On lui donne des réponses simples, sans nuances aux grandes questions de l'existence, là où justement nos sociétés ont perdu une part de leur orientation anthropologique en livrant l'individu à une liberté sans limite mais difficile à assumer.

Aujourd'hui le djihadisme caricature les stéréotypes de genre. Les filles partent surtout au Moyen Orient avec des visées humanitaires : aller soigner les blessés mais surtout épouser des combattants qu'elles ne connaissent pas, même si certaines, rares, entendent aller jusqu'au sacrifice de leur vie dans la lutte armée ou le terrorisme. Daesh a même institué un bureau des mariages pour gérer leur arrivée continue. Peu d'entre elles participent aux attentats suicide ou aux exécutions.

Elles restent cantonnées à leur rôle d'épouses et de futures mères. Les garçons s'engagent pour la vengeance, le meurtre qui est à son horizon : ils veulent tuer, et même égorger, ceux qu'ils considèrent comme des mécréants.

L'adhésion au djihadisme est une sorte de vertige au cours duquel le sujet abandonne toute prise sur soi et se laisse porter par de grands autres, à commencer par la conviction d'être directement sous le regard de Dieu. Il ne contrôle que les premiers pas de son adhésion, après il se démet de soi et se donne tout entier à ses instructeurs et ses maîtres spirituels. Il s'allège ainsi de l'obligation de penser et s'inscrit dans le mouvement, obéit aux ordres. Ses comportements sont identiques à ceux des autres autour de lui, son individualité s'efface. Le rejet de l'ancienne identité est la rançon de la sécurité intérieure. Il alimente la transcendance du maître ou des porte-paroles de Dieu ou de la vengeance divine autoproclamée. Le jeune renonce au souci d'être soi pour suivre un mode d'emploi déjà établi, s'aligner sur des orientations incontestables, des valeurs radicales simples et rigides, afin de ne plus avoir à se confronter à l'ambivalence du monde. Il reçoit dès lors en permanence les réponses attendues.

Les porte-paroles autoproclamés de Dieu incarnent à ses yeux une vérité intangible. Ils pourvoient une représentation globale du monde qui alimente une prothèse d'identité facile à endosser et soulage de la fatigue d'exister et de penser sa place dans le monde. Le jeune redéfinit son rapport au monde en éradiquant toute pitié, en cessant de voir le visage de l'autre dans sa singularité et sa proximité à soi, puisqu'il est un ennemi essentialisé sous une rubrique liée aux particularités de sa religion, de son groupe culturel ou de sa nationalité. L'autre n'est plus un homme ou une femme mais l'ignoble représentant du Mal. Dans l'une des vidéos de propagande de Daesh, un enfant de douze-treize ans exécute un prisonnier arabe israélien d'une balle dans la tête sous le regard d'un adulte décrit comme le demi-frère de Merha. Le contrat narcissique avec Dieu est une garantie de toute-puissance sur les autres avec la conviction de contribuer à son avènement sur terre.

L'ultime obstacle au passage à l'acte, la peur de mourir, est neutralisé par la conviction de devenir un « martyr » et de gagner le paradis. David Thomson, journaliste spécialiste de la question, annonce la mort d'un djihadiste de 12 ans à l'un de ses amis, ce dernier répond : « C'était un bon petit. Déterminé. Je l'aimais beaucoup. Cette nouvelle me fait plaisir. Je suis content pour lui. » Maxime, converti, élevé dans un milieu catholique, exécuté au moins d'un otage, explique à un journaliste que « mourir en martyr est la plus belle récompense (...). L'objectif personnel de chacun ici, c'est le chahid », c'est-à-dire le martyr. Ultime manière de devenir un homme.

L'engagement brutal dans le djihadisme, comme maints autres comportements adolescents, est une recherche de la concrétude des choses et non plus de la complaisance d'un monde déjà donné où il n'est plus question de désirer mais de recevoir en permanence. Il est la quête d'une âpreté pour se sentir enfin exister de tous ses sens en produisant soi-même les événements et non plus en se laissant porter par leur évidence. Ne plus tendre la main pour recevoir mais prendre soi-même des choses qui résistent pour éprouver sa puissance propre en accentuant à l'extrême le jeu de la virilité, en se donnant un droit de vie ou de mort sur les autres.

Le jeune se démet des responsabilités inhérentes à son identité en fusionnant avec le groupe. Dieu est un lieu où disparaître. À travers ses porte-paroles, il exerce une autorité absolue sur ses faits et gestes. Rien n'échappe à son emprise. Il délivre du fardeau du Moi, dispense du souci de l'exercice de la vie en imposant un emploi du temps rigide et des décisions implacables. Souvent d'ailleurs l'intronisation va de pair avec une nouvelle nomination de l'adepte. Son identité est radicalement remise en œuvre. Au terme d'une série d'épreuves ou d'étapes assimilées à un parcours de renaissance, il porte des vêtements ou des signes corporels propres au groupe qui l'impersonnalisent et le coupent de son histoire. Il laisse son ancienne identité au seuil de la scène sociale régie par le groupe d'élection. L'engagement dans le djihadisme est synonyme de

sacrifice personnel. Il relève de ce que j'ai nommé la blancheur (2015), une manière de se défaire des contraintes de l'identité en s'en remettant à d'autres.

S'agissant d'adolescents ou de jeunes adultes, le meurtre est à leur insu l'ultime manière de se poser en homme, de rejoindre une virilité fantasmée et informulée, quand le monde se dérobe et leur inflige une permanente leçon d'humilité. Le ressentiment l'emporte alors. Pour échapper au vide, il reste toujours un coupable, « la société » dans son ensemble ou un groupe arbitrairement détaché, qui cristallise tous les maux du monde. Pour établir le règne de Dieu, il faut d'abord éliminer les mécréants à travers une action impensable aux yeux du lien social où ils vivent : tuer ou se donner à la mort en emportant le maximum de victimes parmi ceux qui sont globalement perçus comme la cause du mal ou de l'adversité. Le djihadisme avec sa vision brutale et manichéenne du monde, sa haine pour tout ce qui ne se plie pas à soi, sa passion de la vengeance, et son goût du meurtre relève d'un narcissisme inouï qui aboutit à la conviction d'avoir Dieu avec soi.

L'indifférence à la cruauté

La famille contemporaine où chacun fonctionne selon ses propres lignes d'orientation, son emploi du temps, dans la coexistence et la négociation plutôt que dans l'être ensemble, aboutit parfois chez le jeune à un apprentissage du détachement. Dans *Elephant* (2003), le film de Gus Van Sant, les adultes qui environnent les protagonistes du massacre de Columbine sont sans épaisseur. Les parents sont dévorés par leur travail et indisponibles, les enseignants se contentent de répondre banalement aux questions des élèves sans comprendre les interrogations intimes qu'elles soulèvent, les responsables du lycée ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. L'individu ne se sent plus appartenir à un ensemble, il vit souvent dans le sentiment de faire monde à lui tout seul. Et ce processus de déliaison est poussé à son terme par les tueurs scolaires ou les jeunes djihadistes.

Si un premier temps de l'individualisme, rappelle M. Gauchet, impliquait un engagement, la volonté d'être soi-même dans ses entreprises en restant en lien avec les autres, désormais il s'agit plutôt de maintenir son quant-à-soi. « Le geste par excellence de l'individu hypermoderne, c'est non pas de s'affirmer en s'impliquant – l'individualisation de personnalisation –, c'est de se reprendre » (2003, 245). Selon les circonstances, l'autre devient un complice ou un obstacle. Le centre de gravité de l'individu n'est plus autrui mais ce qui compte à ses propres yeux.

Éprouver honte ou responsabilité face à ces comportements de cruauté n'est plus à l'ordre du jour. Aux lendemains des meurtres dans les locaux de *Charlie Hebdo* à Paris, un certain nombre d'adolescents ou de jeunes ont considéré que les dessinateurs « l'avaient bien cherché » et ont refusé de s'associer à la minute de silence, considérant donc que la mise à mort était proportionnée avec le contenu de la revue. Dans *La vie*

en miettes, Z. Bauman observe l'« insensibilisation à la cruauté » dans nos sociétés contemporaines à travers le déferlement d'images de cadavres, de scènes de guerre, d'attentats, de meurtres collectifs. Documents d'actualité ou fictions se répondent et banalisent l'horreur. Parce qu'elle est partout, la cruauté n'est plus visible, elle est l'ambiance banale du quotidien.

La socialisation traduit le fait d'intérioriser en soi un « autrui généralisé », selon la formule d'H. G. Mead ; elle amène à se concevoir comme un parmi les autres dans un mouvement de réciprocité où chacun sait ce qu'il peut attendre des autres, tandis que les autres savent ce qu'ils peuvent attendre de lui. Les jeunes tueurs scolaires, les djihadistes, les garçons harceleurs qui pourrissent la vie des filles ou de certains de leurs condisciples, n'ont jamais intégré ce sentiment d'être un parmi d'autres ; ils continuent à baigner dans un sentiment de toute-puissance et à voir les autres comme de pures utilités.

Plus radicaux que les adeptes du *happy slapping*, les *school shooters* sont de parfaites illustrations de l'individualisme contemporain et de l'indifférence à l'autre. Les djihadistes, eux, s'en remettent directement à Dieu qui les délivre de toute pitié. Les uns et les autres ont la conscience tranquille, ils tuent pour la vengeance et sont également en quête de notoriété pour les uns et d'éternité pour les autres.

On retrouve chez ces jeunes hommes une impossibilité radicale à éprouver la moindre compassion envers les victimes, en aucun cas ils ne peuvent s'identifier à elles. Elles sont même vues comme des incarnations du Mal, des repoussoirs absolus, et leur mise à mort souvent mise en scène et filmée devient une forme de gloire personnelle. Aucun « autrui généralisé » n'est intégré en eux, sinon pour certains le fantasme d'un Dieu revu et corrigé pour les besoins de leur cause. Leur Moi est sans autrui auquel rendre des comptes. Ils illustrent jusqu'à la caricature le propos de M. Gauchet observant l'émergence « d'un individu pur, ne devant rien à la société, mais exigeant tout d'elle. L'obligation collective et l'inscription historique tendent à devenir

purement et simplement impensables » (2003, 401). Le lien à l'autre devient instrumental, il autorise tous les comportements dès lors qu'ils sont réalisables. L'individu est alors coupé des liens de sens susceptibles d'éveiller une émotion à l'égard d'un autre qui ne lui est rien, élément indifférent de l'environnement. Dans cet état d'esprit, il passe à l'action sans être touché par ses actes, il égorge sans état d'âme au nom de Dieu, il torture de la manière la plus cruelle sans s'émouvoir de ce qu'il fait, les autres sont des objets entre ses mains. À l'extrême, le djihadiste rejette ses parents ou sa famille qui ne veulent pas se convertir et dans les tueries scolaires, le jeune tueur exécute ses parents, ses condisciples ou ses enseignants, voire des passants dans la rue, comme s'il se tenait face à un écran de jeu vidéo. Certes, il sait la différence, mais il la dénie aussitôt, et il peut aller au terme de sa démarche meurtrière sans état d'âme.

Une part des garçons investit durement certaines formes de virilisme pour se sentir exister et se donner une légitimité mise en défaut partout ailleurs. Ils entendent sursignifier leur force physique ou leur capacité à transformer toute relation en affrontement. Pour beaucoup il s'agit seulement d'un passage, une manière de s'affirmer dans un contexte économique et social qui laisse peu de marge pour construire l'estime de soi. D'autres, notamment dans le *happy slapping* ou les jeux dangereux, trouvent dans ces formes de virilité une manière ludique de provoquer le lien social et d'exister dans l'intensité. Quelques-uns se perdent dans un chemin sans retour en entraînant d'autres qui ne demandaient rien et ils prennent des armes à défaut d'avoir su donner un autre sens à leur existence.

Bibliographie

- Aït el Cadi H., « Entre féminité et féminité : la conquête de soi à l'épreuve du risque chez les adolescentes », in Jeffrey, Le Breton, Lévy (2005).
- Aït El Cadi H., « Au féminin », in D. Le Breton (éd.), *L'adolescence à risque*, Pluriel, 2003.
- Attias-Donfut C., Wolff F.-C., *Le destin des enfants d'immigrés. Un désenchainement des générations*, Paris, Stock, 2009.
- Bauman, *La vie en miettes. Expérience post-moderne et moralité*, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 2003.
- Bloch H., Niederhoffer A., *Les bandes d'adolescents*, Paris, Payot, 1963.
- Broner L., *La loi du ghetto*, Paris, Pocket, 2010.
- Clair I., *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin, 2008.
- Collectif, *La logique du massacre*.
- Connell R., *Masculinities*, University of California Press, 2005.
- Coslin P. G., *Jeux dangereux, jeunes en danger*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Coulombe M., *Le monde sans fin des jeux vidéo*, Paris, PUF, 2010.
- Debarbieux E., *Les dix commandements contre la violence à l'école*, Paris, Odile Jacob, 2008.
- Dorais M., « Préfère-t-on les voir morts ? Le suicide chez les jeunes qui vivent l'homosexualité », in D. Welzer-Lang (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.
- Dulong D., Guionnet C., Neveu E., *Boys don-t cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, PUR, 2012.
- Duret P., *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.
- Duret P., *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1996.
- Elias N., Scotson J.L., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997.
- Erikson E., *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972.
- Gauchet M., *L'impossible entrée dans la vie*, Bruxelles, Yakapa.be, 2008.
- Gauchet M., *La condition historique*, Paris, Folio, 2013.

- Gilmore D., *Manhood in the making: cultural concept of masculinity*, New Haven, Yale University Press, 1990.
- Goguel d'Allondans T., *Kids et ados LGBT. Les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s et transgenres et intersexués*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.
- Goguel d'Allondans T., *Anthropo-logiques d'un travailleur social*, Paris, Téraèdre, 2004.
- Goguel d'Allondans T., *Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 2002.
- Grossman D., *The psychological cost or learning to kill in war and society*, Boston, Back Bay Books, 2009.
- Grossman D., De Gateano G., *Stop teaching our kids to kill*, New York, Crown Publishers, 1999.
- Jamouille P., *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2008.
- Jamouille P., Mazzocchetti J., *Adolescences en exil*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2011.
- Jeffrey D., *Eloge des rituels*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2003.
- Jeffrey D., *La morale dans la classe*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1999.
- Giordano V., Farci M., Panarese P. (sous la dir. de), *Oltre il senso del limite. Giovani e giochi pericolosi*, Milan, FrancoAngeli, 2012.
- Le Goaziou V., Mucchielli L., *La délinquance des jeunes en question*, Paris, Champ Social, 2009.
- Heide K. M. (1999). *Young killers. The challenge of juvenile homicide*, Paris, Sage.
- Lachance J., *Socio-anthropologie de l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.
- Lachance J., *L'adolescent hypermoderne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.
- Langman P. (2009). *Why kids kill. Inside the minds of school shooters*, New York, Palgrave Macmillan.
- Le Breton D., *Une brève histoire de l'adolescence*, Paris, Editions J.-C. Béhar, 2013.
- Le Breton D., « Sur les massacres scolaires », in *Le Débat*, n°166, 2011.
- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- Le Breton D., *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003 (2014).
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2012.
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002 (2014).
- Le Breton D., *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1990 (2015).
- Le Breton D. (sous la dir. de), *L'adolescence à risque. Le corps à corps avec le monde*, Paris, Pluriel, 2004.
- Marcelli D., *L'enfant chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Matza D., *Becoming Deviant*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1969.
- Matza D., Sykes G., « Juvenile delinquency and subterranean values », in *American Sociological Review*, n° 26, 1961.
- Mauger G., *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin, 2006.
- Mauger G., « Bandes et valeurs de virilité », in *Regards sur l'actualité*, n° 243, 1998.
- Meirieu P., *Des enfants et des hommes. Littérature et pédagogie. 1- La promesse de grandir*, Paris, ESF, 1999.
- Messu M., *La société protectrice. Le cas des banlieues sensibles*, Paris, CNRS, 1998.
- Monod J., *Les barjots*, Paris, 10-18, 1968.
- Mosconi N., « De l'inégalité des sexes dans l'éducation familiale et scolaire », in *Diversité*, n° 138, 1994.
- Mucchielli L., M. Mohammed (sous la dir. de), *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*, Paris, la Découverte, 2007.
- Mucchielli L., *Le scandale des tournantes*, Paris, La Découverte, 2005.
- Perreault M., Bibeau G., *La gang. Une chimère à apprivoiser*, Montréal, Boréal, 2003.
- Rubi S., *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005.
- Saint-Amand J.-C., *Les garçons et l'école*, Montréal, Sisyph, 2007.
- Sauvadet T., *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2007.
- Sellami M., « «Le bad-boy n'a pas peur d'avoir mal» : blessures auto-infligées et construction de l'identité virile chez les adolescents tunisiens », in *Revue des Sciences Sociales* (à paraître en 2015).
- Sellami M., *Adolescentes voilées. Du corps souillé au corps sacré*, Québec, PUL, 2013.
- Stoller P., *Masculin ou féminin*, Paris, PUF, 1989.
- Welzer-Lang D., « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », in *VEI Enjeux*, n° 128, 2002.

Pour approfondir le sujet



- Adolescence : conduites à risques et rites de passages
 - Conduites à risque à l'adolescence : « acte de passage ou passage à l'acte » ?
 - Comment comprendre les conduites à risque à l'adolescence ?
 - Pourquoi l'adolescent joue avec le risque ?
 - Jouer avec la mort à l'adolescence
 - Rites de sacrifices à l'adolescence
 - Jeux d'étranglement et tentatives de suicide à l'adolescence
 - Conduites à risque à l'adolescence : les filles et les garçons ne sont pas logés à la même enseigne.
 - Scarifications et tatouages à l'adolescence ?
 - ...
- Adolescence et conduites à risque
 - Adolescence et risque
 - Adolescence et insécurité
 - Paradoxes et dépendance à l'adolescence
 - ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Déjà parus

1. L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents.

Collectif*

2. Avatars et désarrois de l'enfant-roi.

Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot*

3. Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique.

Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais*

4. Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance.

Reine Vander Linden et Luc Roegiers*

5. Handicap et maltraitance.

Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem*

6. Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants.

Catherine Marneffe

7. Maltraitance et cultures.

Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro*

8. Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux.

Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant

9. Ces désirs qui nous font honte.

Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion.

Serge Tisseron

10. Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles.

Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck,

Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret

11. Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale.

Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault

12. L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ?

Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour*

13. Voyage à travers la honte.

Serge Tisseron

14. L'avenir de la haine.

Jean-Pierre Lebrun

15. Des dinosaures au pays du Net.

Pascale Gustin

16. L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ?

Pierre Delion

17. Choux, cigognes, « zizi sexuel », sexe des anges... Parler sexe avec les enfants ?

Martine Gayda, Monique Meyfrœt, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe*

18. Le traumatisme psychique.

François Lebigot

19. Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire.

Danièle Epstein

20. À l'écoute des fantômes.

Claude Nachin

21. La protection de l'enfance.

Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville

22. Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel.

Jean-Marie Forget

23. Le déni de grossesse.

Sophie Marinopoulos

24. La fonction parentale.

Pierre Delion

25. L'impossible entrée dans la vie.

Marcel Gauchet

26. L'enfant n'est pas une « personne ».

Jean-Claude Quentel

27. L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ?

Marie-Claude Blais

28. Les dangers de la télé pour les bébés.

Serge Tisseron

29. La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle.

Michèle Brian

30. Qu'est-ce qu'apprendre ? Le rapport au savoir et la crise de la transmission.

Dominique Ottavi*

31. Points de repère pour prévenir la maltraitance.

Collectif

32. Traiter les agresseurs sexuels ?

Amal Hachet

33. Adolescence et insécurité.

Didier Robin*

34. Le deuil périnatal.

Marie-José Soubieux

35. Loyautés et familles.

L. Couloubaritsis, E. de Becker,

C. Ducommun-Nagy,

N. Stryckman

36. Paradoxes et dépendance à l'adolescence.

Philippe Jeammet

37. L'enfant et la séparation parentale.

Diane Drory

38. L'expérience quotidienne de l'enfant.

Dominique Ottavi

39. Adolescence et risques.

Pascal Hachet

40. La souffrance des marâtes.

Susann Heenen-Wolff

41. Grandir en situation transculturelle.

Marie-Rose Moro*

42. Qu'est-ce que la distinction de sexe ?

Irène Théry

43. L'observation du bébé.

Annette Watillon

44. Parents défaillants, professionnels en souffrance.

Martine Lamour*

45. Infanticides et néonaticides.

Sophie Marinopoulos

46. Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.

Serge Tisseron

47. Cyberdépendance et autres croquemitaines.

Pascal Minotte

48. L'attachement, un lien vital.

Nicole Guedeney

49. L'adolescence en marge du social.

Jean Claude Quentel

50. Homoparentalités.

Susann Heenen-Wolff*

51. Les premiers liens.

Marie Couvert*

52. Fonction maternelle, fonction paternelle.

Jean-Pierre Lebrun*

53. Ces familles qui ne demandent rien.

Jean-Paul Mugnier.

54. Événement traumatique en institution.

Delphine Pennewaert

et Thibaut Lorent

55. La grossesse psychique : l'aube des liens.

Geneviève Bruwier

56. Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte

57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.

Françoise Molénat*

58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud*

59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels

et David Niget

60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck,

Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,

Vincent Magos, Jean-Paul Matot,

Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin

64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoît Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée: les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez,

Maurice Berger

73. Le lien civil en crise?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros

Couloubaritsis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borghet*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles
gratuitement au
0800/20 000 ou
infos@cfwb.be



Livres de 80 pages diffusés chaque année (60 000 ex.)
aux écoles, associations, ...

